

La monogamie permanente n'étant point une conséquence de la loi naturelle et de la liberté, par cela seul qu'elle est destinée à vaincre, en vue d'un ordre social préconçu, certains appétits de la nature humaine; cette solution revient, en définitive, à la création d'une religion analogue au christianisme, plus parfaite que lui, plus logique, plus élevée, fondée par de plus justes esprits, affermie par de plus grands dévouements, honorée de plus nobles victimes. Je le répète, cela me paraît impossible.

Il reste une solution.

Constituer un ordre social qui ne soit pas nécessairement basé sur la monogamie permanente, et qui soit en harmonie avec la loi naturelle et la liberté. Non-seulement un tel ordre serait compatible avec l'émancipation de la femme et l'adoucissement de la pénalité législative; mais il leur serait tellement favorable que l'émancipation serait complète et la pénalité nulle.

Cette solution présente de très-grandes difficultés; j'en indiquerai quelques-unes. La principale est la création de l'idéal qu'elle offre à l'union des sexes; car, l'un des signes auxquels se reconnaît le véritable progrès, est le développement des idées d'ordre et de perfection, et, dans le mouvement des sociétés, si les concepts de la vérité, de la justice et de la beauté se transforment, ils ne doivent jamais s'abaisser.

Quels que soient les difficultés et les périls d'une telle entreprise, nous devons cependant les envisager avec résolution et avec sang-froid. Il paraît certain que cette ressource est la seule qui nous soit laissée. En de telles occurrences, il ne sert de rien de se révolter et de s'indigner

contre la nécessité. C'est peu de chose, en présence d'un inévitable danger, de nier comme un insensé, de s'irriter comme un enfant ou de geindre comme un lâche.

## X.

Bien que la législation se soit séparée d'elle, l'idée religieuse protège encore l'institution du mariage et l'entoure d'une autorité sur laquelle il serait toutefois bien imprudent de compter.

J'ai précédemment constaté les tendances et les progrès du jésuitisme. Une cause puissante accélérera désormais cette transformation malade du christianisme. Cette cause permanente doit d'ailleurs rétrécir le champ sur lequel s'exerce l'action de l'Église, en même temps qu'elle en corrompt la doctrine.

L'étude de cette cause touche à l'essence de la vie sociale; elle jette un grand jour sur la question qui nous occupe et mérite une attention toute particulière.

Je veux parler de la rupture de ce cercle harmonieux par lequel la perfection, la douceur, la justice et la dignité pénètrent les relations humaines et les honorent.

Il est au sein des sociétés un échange adorable :

J'ai dit comment de la création logique du pouvoir par le souverain et du souverain par l'autorité découlent l'ordre et la liberté dans l'organisation politique; la réalisation du bien et l'amélioration des hommes est le résultat d'une construction analogue.

Du principe fondamental qui sert de base à la philosophie sociale d'une époque et qui, dans les civilisations, est toujours une conception de l'infini, se déduit un ensemble de conceptions secondaires de droit, de devoir,

d'ordre, de perfection et de rapports; cet ensemble est ce que l'on doit nommer l'idéal de la société; il se justifie par la définition de Dieu, l'autorité.

Cet idéal étant conçu, tous les efforts des législateurs doivent tendre à le réaliser dans les institutions et les relations. — Je n'entends point ici parler uniquement des institutions qui dans nos sociétés modernes sont régies par les lois, mais bien de tous les rapports entre les hommes, et je désigne momentanément par ce nom de législateurs tous ceux qui ont une influence directe ou indirecte sur l'établissement de ces rapports : — Toutes les relations sociales et les institutions qui les représentent se justifient donc par l'idéal.

Si bien que l'on peut dire que la conception de Dieu est le type de l'idéal, et l'idéal le type des relations humaines; ou bien encore que les institutions sont la forme que revêt l'idéal social, et que cet idéal est la forme que revêt la conception de Dieu.

On conçoit que l'organisation progresse à mesure que les institutions deviennent plus conformes à l'idéal, l'idéal plus conforme au principe fondamental. Alors la société se perfectionne et se développe dans le temps, elle poursuit son évolution. Mais s'il se crée des relations nouvelles qui ne puissent être ordonnées en vue de cet idéal, s'il se produit des idées de perfection qui ne soient point justifiables par le principe fondamental; en ce cas l'organisation périclité, il devient urgent de découvrir un principe plus élevé duquel on puisse déduire un idéal plus large. La société se transforme, l'esprit ancien l'abandonne, un nouvel esprit l'anime. Elle meurt, elle renaît : c'est une révolution.

La France fut le pays chrétien par excellence; c'est là pour elle une gloire très-noble et très-légitime. Rien ne prouve mieux le véritable sentiment d'ordre et d'activité qui l'anime que la vigueur et la perfection avec lesquelles elle sut harmoniser ses lois et ses mœurs avec son idéal et son idéal avec son dogme. C'est à son énergique amour de la vérité qu'elle doit l'éclat avec lequel elle a parcouru l'évolution chrétienne, et c'est à ces mêmes qualités qu'elle doit d'être arrivée la première au terme de ce mouvement, et le périlleux honneur d'inaugurer la révolution moderne.

#### XI.

Je viens de décrire la création et le perfectionnement de la société par les individus au moyen de la dépendance logique du dogme, de l'idéal et des institutions; mais cette dépendance s'exprime par un mouvement en sens inverse et qui produit dans le temps l'amélioration de l'espèce et la progression de la moralité individuelle.

Cette double action par laquelle l'individu améliore la société et la société améliore l'individu se manifeste plus ou moins chez tous les hommes. Toutefois elle opère dans des proportions bien différentes et, si la société reçoit beaucoup des esprits et des cœurs les plus élevés, elle leur rend peu de chose, tandis qu'elle donne tout aux natures inférieures et n'en reçoit presque rien.

Ainsi, quelques-uns déduisent des conceptions les plus hautes de l'esprit et des derniers résultats des travaux de toutes les générations antérieures, certaines données morales, certaines idées de justice qui s'imposent comme des vérités et s'emparent d'eux-mêmes. Ils

sont perfectionnés. Comment perfectionneront-ils les autres hommes? Comment les feront-ils parvenir à la connaissance de ces vérités? Sera-ce par le chemin qu'ils ont eux-mêmes parcouru? Mais cela est impossible! Cette route ardue suppose et des aptitudes spéciales et de longues études avant de parvenir au concept du principe fondamental, et, pour descendre de ce principe dans la vie, de longs travaux encore! il n'y faut point songer.

Que feront-ils? ils propageront directement leur doctrine pour l'utilité de tous ceux qui peuvent la discuter et la comprendre; pour les autres ils la propageront indirectement en modifiant les institutions dans le sens de leurs convictions.

Ces institutions sont des faits, elles frappent les sens, elles agissent d'une manière permanente; de l'ensemble des relations émane une influence incessante sur les esprits et sur les cœurs; quand cet ensemble se modifie les sentiments et les idées se modifient avec lui; des habitudes naissent les notions d'ordre, de ces notions un concept qui les justifie.

Si pour quelques-uns la société se déduit de l'idéal et l'idéal du dogme, pour le plus grand nombre des hommes l'idéal se déduit des relations et des lois, et l'absolu de l'idéal. Ce grand nombre doit à la société les idées d'ordre et la notion de Dieu. C'est pourquoi l'on a dit avec beaucoup de raison que l'idée de Dieu ne se distinguait pas dans l'histoire de l'idée de la société, et que le concept de la Divinité naissait des institutions et des mœurs. Ce concept *à posteriori* est d'autant plus semblable au dogme *à priori* que les institutions sont plus parfaitement déduites de ce dernier.

Le dogme restant le même, l'idée générale et populaire de Dieu doit donc varier historiquement et géographiquement avec les lois et les mœurs. Le plus superficiel examen suffit pour constater cette vérité. Quelle distance philosophique et morale sépare, en effet, chez les classes illettrées, les conceptions de l'ordre et de la Divinité, en France, en Espagne ou en Italie!

Mais qu'arrivera-t-il si ce merveilleux mécanisme par lequel les idées métaphysiques les plus hautes, les idées de perfection, de vérité, d'infini, se transmettent incessamment des plus grands génies aux moindres esprits, des plus nobles cœurs aux plus dégradés; si ce mécanisme est détruit?

Qu'arrivera-t-il si cet harmonieux échange qui rend l'ignorant et le vicieux propriétaire des biens intellectuels et moraux du vertueux et du savant; si cet échange est arrêté?

Qu'arrivera-t-il si les institutions cessent d'enfermer un esprit élevé, si elles ne sont plus l'expression d'un idéal, si l'idée les abandonne, si le cercle harmonieux est rompu?

Il arrivera ce qui arrive aujourd'hui :

L'amélioration du sort intellectuel et moral du plus grand nombre s'arrête. Le niveau moyen de la valeur spirituelle des hommes cesse de s'élever, bientôt il s'abaisse; il se produit une rétrogradation de l'idéal humain.

Semblable à un cadavre, l'organisation sociale, privée de l'esprit qui l'animait, n'est plus qu'une forme sans vie. Les yeux la voient et croient encore la reconnaître, qu'elle n'est déjà plus. Livrée aux agents destructeurs,

elle est la proie des vers; livrée à la corruption, elle se dissout en lambeaux. On peut l'embaumer et la conserver quelques jours. Cette apparence immobile, on ne la fera plus revivre. Elle ne marchera plus; son cœur ne battra plus; la pensée n'est plus dans son front; et, dans son sein n'habite plus une âme.

Résultat définitif :

L'individu se dégrade et la société meurt.

## XII.

J'ai hâte d'abandonner ces généralités abstraites, et de les rendre plus faciles à saisir au moyen de quelques exemples.

La définition chrétienne de Dieu est celle du moi absolu, d'un sujet sans objet nécessaire, de la substance indépendamment des phénomènes et des formes, d'une âme infinie et sans corps.

D'un tel principe il était impossible de dégager un idéal compatible avec la vie; il était en dehors du temps et de l'espace, ennemi du réel et du contingent, et l'on ne pouvait en déduire le code moral des relations.

J'ai déjà remarqué cette impuissance du spiritualisme; c'est elle qui réduisit la philosophie grecque à rester purement critique et destructive des sociétés antiques et ne lui permit de fonder aucun ordre nouveau.

Les chrétiens tournèrent cette difficulté insoluble par les mystères du péché originel et de la rédemption. Ils purent ainsi, de leur dogme, déduire un idéal, électique, il est vrai, mais possible et compatible avec les nécessités de l'ordre social et les conditions de l'existence humaine.

Cependant, malgré ces concessions inévitables et les ténèbres du dogme cet électisme fut d'abord renfermé dans les limites les plus étroites. Les nuages ne cachèrent point entièrement le soleil; la définition de Dieu, à travers les voiles des mystères, agit puissamment sur l'idéal moral, et sut lui imprimer un caractère spiritualiste si prononcé, qu'il ne saurait être exagéré sans danger pour la conservation de l'humanité.

Il y eut même, dans les premiers temps, une tendance excessive à l'ascétisme et à la virginité. Bien que cette tendance ait agi sur les sociétés modernes en maintenant la pureté de l'idéal, je ne dois point me laisser entraîner à préciser son influence.

La doctrine qui fonda la chrétienté ne fit point la création anathème; mais si elle ne voulut point voir dans le monde physique la cause d'une perdition certaine, elle y vit une tentation permanente et le considéra toujours avec beaucoup de défiance. Le dogme ayant séparé, d'une manière absolue, l'esprit et la matière, l'âme et le corps, le sujet et l'objet, le chrétien ne se rendait point compte des relations qui s'établissent entre ces termes opposés. Tout rapport avec les formes où il ne reconnaissait point d'âme lui était suspect. Le mystère l'enveloppait alors, il était dans l'inconnu. Cet ordre de faits dut être abandonné à l'action du pouvoir, à la législation humaine. Dans toutes les relations avec les objets, le chrétien voyait, sinon un piège, au moins une infériorité. Dans cette direction, il allait jusqu'au stoïcisme, et, par un singulier entraînement, il finit par attribuer, dans le langage, la sensation au corps (à la chair), et par en déshériter l'esprit.

Dans toutes les relations entre les personnes, dans les affections, les sentiments, les croyances, partout enfin où il croyait reconnaître les énergies de l'âme ou du moi humain, le chrétien devait voir une perfection possible et déterminer un idéal qui pût lui servir de type et de modèle.

Cet idéal, étant la forme d'un dogme invariable, devait être invariable lui-même, et les institutions dont il était le type devaient jouir de cette même invariabilité.

La morale et les institutions sociales échappaient donc, comme le dogme, à l'action souveraine. Les plus importantes de ces institutions furent les sacrements; mais, ce qui les caractérise toutes, sans exception, c'est, dans la forme, le caractère religieux du serment et de tous les engagements personnels, et dans l'esprit, la tendance idéale à la constance absolue des affections et des volontés, et à l'indissolubilité des contrats.

Il serait long d'exposer les raisons logiques de ces résultats. Cela serait d'ailleurs inutile, et chacun peut les déduire du dogme fondamental qui leur sert de principe et d'axiome, pour ainsi dire.

Cette déduction, si facile aujourd'hui, dans l'histoire a demandé des siècles.

Elle se poursuit de Platon à saint Paul, de saint Paul à Grégoire; du philosophe au chrétien, du chrétien au catholique; de l'homme d'intelligence, à l'homme d'intelligence et de sentiment; de l'homme d'intelligence et de sentiment, à l'homme d'intelligence, de sentiment et d'application. C'est ainsi que la doctrine envahit la société tout entière, et finit par s'emparer de tous les individus. Elle parle à l'esprit par son dogme, au cœur

par sa morale, aux sens, par les institutions, et pénètre ainsi la personne par toutes ses facultés.

### XIII.

Avant d'aller plus loin, je dois appuyer sur une considération de nature à faire bien comprendre l'esprit de ce mouvement.

Dans les sciences, comment se vulgarisent les découvertes du génie?

Lorsque, de l'étude des faits connus, un homme a déduit un principe, une hypothèse fondamentale, et que de cette hypothèse il déduit une théorie, c'est-à-dire une conception de l'ordre, un idéal, que se passe-t-il?

Il communique sa doctrine aux hommes capables de suivre ses travaux; ceux-ci l'examinent, la discutent, l'adoptent ou la combattent. Puis, si l'inventeur a confiance dans sa théorie, il entreprend de la vérifier par des applications; il obtient ainsi ce triple résultat: de la justifier à ses propres yeux, aux yeux des autres savants qui la nient, enfin de la rendre sensible aux yeux des ignorants, et de la vulgariser pour tous les hommes. La spéculation est ainsi le mode par lequel les esprits éminents arrivent à la conception de l'ordre; l'expérience, le mode par lequel ils la propagent, élèvent le niveau de l'intelligence et de la conscience humaines, et se reposent eux-mêmes dans la contemplation de la vérité.

Aux époques de rénovation, ce qui distingue les écoles socialistes des écoles philosophiques proprement dites, c'est le besoin de propager et de vérifier par l'expérience l'idée qui leur est commune; c'est la vo-

lonté de la rendre la propriété intellectuelle de tous, par la détermination de la morale qu'elle comporte, et par son application à la société.

Je suis heureux et privilégié, disait le philosophe. J'ai la connaissance de la vérité. Cette idée de la perfection vit au dedans de moi-même; elle me rend meilleur; par elle j'acquies le sentiment de ma dignité; son joug est facile. Cette image aimée flotte dans mon esprit; et, semblable à l'instinct, elle me guide, en quelque sorte, indépendamment de ma volonté.

Comme un rêve immobile, le type de l'hexagone assiégé incessamment l'abeille; elle le réalise et son œuvre est harmonie. Le type absolu de l'ordre m'obsède ainsi; je le réalise dans la vie, et mes œuvres sont justes; je suis heureux et supérieur aux autres hommes. Je veux communiquer ma pensée à ceux qui sont intelligents comme moi. Ils me comprendront, deviendront sages et seront mes égaux.

Cela est bien, disait le chrétien, mais cela ne me suffit pas. Vous ne vous adressez qu'aux hommes habiles et de loisir dont l'esprit est exercé, qu'à ceux enfin que l'étude a pu rendre savants comme vous: je veux élargir ce cercle; je vais déterminer la morale qui découle de la vérité qui nous est connue; j'offrirai cet idéal à tous les cœurs purs et dévoués, ils en aimeront la beauté; leurs actes deviendront ainsi semblables aux nôtres; nos efforts s'uniront; comme nous ils seront meilleurs. Ils seront nos égaux et nos frères.

Cela est mieux, disait le catholique, mais cela ne me suffit pas encore. Vous ne vous adressez qu'aux intelligents et aux bons, ils sont déjà fort avancés et n'ont

pas tant besoin de vos efforts. Je veux surtout conquérir les ignorants et les mauvais.

Les institutions établies vous gênent et nuisent à votre œuvre, je veux les remplacer par des institutions qui parleront aux sens des plus déshérités; elles rendront d'abord leurs actions, puis leurs sentiments, enfin leurs idées, semblables aux nôtres. Ainsi, tous seront appelés, tous deviendront égaux avec le temps, et tous seront meilleurs et frères.

## XIV.

Le philosophe ne songeait point à créer une société nouvelle; il ne la concevait possible qu'entre des citoyens tous philosophes. Une telle condition était manifestement irréalisable.

Le chrétien espérait à la longue transformer le monde en propageant son idéal et sa foi, mais il ne croyait un nouvel ordre de choses possible que parmi des chrétiens.

Le catholique considérait au contraire les institutions nouvelles comme destinées à propager ses croyances; il voyait en elles un instrument en même temps qu'un résultat, et le plus puissant moyen d'enseignement et de progrès intellectuel et moral.

On pouvait faire au chrétien et au catholique des objections très-spécieuses; elles se renouvellent de nos jours contre le socialisme. Leur réfutation exige les discussions les plus pénibles sur les sujets les plus obscurs; et, dans l'état des connaissances humaines lors de la révolution chrétienne, elles étaient absolument invincibles.